

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:  |                                     | Pagination continue.  |

LE

# Nouvelles Canaries

Vol. XVIII Cap Rouge, Q., Mars 1889

No. 9

Rédacteur : M. l'Abbe PROVANCHER.

## UNE EXCURSION AUX CLIMATS TROPICAUX.

### VOYAGE AUX ILES-DU-VENT

#### TROISIÈME PARTIE.

(Continué de la page 112).

La place publique, qui porte le nom de *Marine Squar e*, est bien trop longue pour sa largeur. Comme les rues la coupent à angle droit pour la traverser, elle se trouve ainsi partagée en quatre ou cinq blocs, sur l'un desquels est une vaste fontaine faisant jaillir l'eau claire et limpide de l'aqueduc que possède la ville. Cette place qui s'étend de l'ouest à l'est est bordée de chaque côté par une avenue sur laquelle s'étendent de nombreux étalages de marchands, et comme les côtés de chaque carré portent chacun une ligne de grands arbres, mahoganés et autres, ces arbres se trouvent à former voute au milieu par la réunion de leurs branches, et lorsqu'on se rapproche de la cathédrale, on voit quatre gigantesques palmiers servant comme de candelabres à l'édifice religieux qui se montre au milieu. L'allée centrale dans toute la longueur de la place est macadamisée, mais les côtés, entre les arbres, sont tout couverts d'un épais gazon, qui sert souvent de couche aux nombreux coulis qui en font presque habituellement leur résidence.

Les coulis sont les habitants des Indes Orientales qui émigrent en Amérique depuis une quarantaine d'années. Ils sont aujourd'hui au nombre de 60,000 dans Trinidad, c'est-à-dire formant un tiers de la population totale. Ils se partagent en hindous, mahométans et chrétiens. Les premiers sont de beaucoup les plus nombreux. Comme les mahométans ne doivent boire ni vin ni liqueurs fortes, la tentation de savourer le bon rum qu'ils voient déguster par leurs co-nationaux les engage souvent à abjurer les prescriptions de Mahomet.

Les coulis, quoique avec forte teinte de noir souvent, ont les traits fins et réguliers ; ils n'ont ni la chevelure laineuse, ni les affreuses lèvres en grouin des africains. Ils sont aussi plus intelligents et plus susceptibles de civilisation.

Ils sont économes à l'excès, se privant souvent de la nourriture suffisante pour mettre des épargnes de côté ; aussi plusieurs d'entre eux parviennent-ils à acquérir des fortunes considérables. On cite deux marchands de Port-d'Espagne ne valant pas moins chacun de \$120,000. Le prêt à intérêt leur sert souvent à augmenter leur pécule, à 10 par cent par mois, comme ils l'exigent, les capitaux se multiplient rapidement.

Leur costume tranche si étrangement sur les accoutrements ordinaires des gens civilisés, qu'ils ne manquent pas de frapper les étrangers qui les voient pour la première fois. Si tout-à-coup deux ou trois de ces individus pouvaient se montrer dans les rues de Montréal ou de Québec, je n'ai pas de doute que nos chevaux même prendraient l'épouvante à leur vue, et que la police les ferait aussitôt disparaître comme outrageant le décent de rigueur.

Imaginez des hommes de bonne taille, à peau plus ou moins noire, portant aux reins une ceinture se composant d'une longue bande de coton qu'ils croisent et enroulent d'une façon dont je n'ai jamais pu me rendre compte, mais disposée toutefois de manière à former un énorme sac qui leur pend jusque sur les genoux. Ajoutez ensuite une couverture de tête

quelconque plus ou moins avariée, avec une chemise de coton descendant au milieu des cuisses, et vous avez le costume complet du coulis tel que nous le voyons dans les rues et surtout sur la place publique de Port-d'Espagne. Mais ce qui ne contribue pas peu à rendre cet accoutrement encore plus disgracieux, c'est que ces hommes sont entièrement dépourvus de muscles saillants aux bras, aux jambes et aux cuisses. Plantez deux bâtons noirs pour supporter une masse allongée ayant quelque peu la forme d'un tronc humain, et vous aurez l'apparence du coulis tel qu'il se présente vu à distance.

Ne sont-ils pas bien faits, observai-je à M. Huart, pour aller avec les vautours, aux longues pattes, au corps noir et à la mine disgracieuse ? On dirait vraiment qu'ils ont quelques liens de parenté. S'il n'en peut être ainsi, ils ont du moins les uns et les autres, plus d'un point dans les allures qui les mettent en harmonie. Ils viennent d'ailleurs du même pays.

Leurs prêtres ou brahmanes, pour les indous s'entend, portent absolument le même costume, leur chemise cependant est un peu plus longue, et toujours nette, d'un beau blanc.

J'en étais à me demander pourquoi ce sac qu'ils se disposent ainsi entre les jambes, lorsque j'en vis un, un jour, y mettre la main pour en retirer un couteau. Je compris dès lors que cette poche commune tenait lieu de celle de nos blouses, pantalons, vestes, etc. pour loger les différents objets que l'on porte sur soi.

Dans les campagnes, on se passe généralement de la chemise, et tout le costume se réduit à un turban sur la tête et à ce *brayet* autour des reins.

En général les enfants vont nus jusqu'à l'âge de 7 à 8 ans, et même souvent de 10 à 12, cependant ce sont les garçons seuls qu'on voit ainsi sans vêtements, je n'ai jamais rencontré de petites filles en cet état au-delà de 3 ou 4 ans ; comme si une parcelle de pudeur retenue par les mères les avait induites à leur inspirer quelque soupçon de réserve.

Une autre particularité dans les habitudes de ces indiens est, lorsqu'ils conversent entre eux, non pas de se tenir debout, en cercle, mais bien accroupis en ployant leurs genoux. Comme les femmes aussi bien que les hommes prennent aussi cette posture, on comprend que le *brayet* est également nécessaire aux unes comme aux autres. Je m'étonnais toujours de voir sur la place publique des cercles de ces indiens passer des heures, et presque des journées entières, dans cette fatigante et disgracieuse posture; mais je comprends que leur manque de mollets et de muscles saillants leur rend cette position moins pénible ou plutôt supportable.

Les femmes des coulis sont toutes de fort petite taille, accusant une grande différence avec celle des hommes. Leurs traits réguliers les rendent assez jolies, et elles ont d'ordinaire un air fort agréable. Ajoutons qu'elles ne partagent pas la maigreur de leurs maris, et que leurs bras et leurs jambes, qu'elles portent toujours nus, sont pourvus des muscles qui manquent à l'autre sexe. Leur costume aussi n'a rien de disgracieux. Outre la couche qu'elles portent comme les hommes, elles ont une petite juppe qui leur vient à mi-cuisses, et par dessus le tout une chemise ou robe, en indienne à couleurs de bon goût, qui leur descend un peu plus bas que les genoux. Cette chemise, qui est toujours sans manches, n'a qu'une petite ouverture sous le menton.

Elles sont toutes très avides de bijoux. Toutes portent un anneau à la narine, avec bracelets aux bras, aux jambes, et souvent des anneaux aux doigts et aux orteils. J'en ai vu quelques unes avec de grands anneaux en or passés dans la narine et dans l'oreille. Beaucoup ont le cartilage entre les deux narines percé, pour porter une superbe plaque d'or, avec frange au bas, qui leur couvre toute la bouche jusqu'au menton. Quelques unes portent autour du cou un collier de pièces de monnaies d'or; il n'est pas rare d'en rencontrer qui ont ainsi en bijoux pour quelques centaines de piastres en valeur.

Comme ces femmes se marient fort jeunes, à onze ou douze ans, et qu'elles ont ainsi à supporter avec les fatigues de la maternité des travaux fort pénibles, elles atteignent la décrépitude de très bonne heure; à 25, et 30 ans, ce sont déjà des vieilles, défraîchies, fanées, usées. Etant beaucoup moins nombreuses que les hommes, elles imposent leur volonté ou leur caprice dans le choix d'un mari; et la polygamie est quelquefois prise ici en sens inverse, c'est-à-dire que ce n'est pas l'homme qui a plusieurs femmes, mais bien l'épouse qui a plusieurs maris, et il est arrivé plus d'une fois que lorsqu'elle voulait se defaire de quelqu'un d'entre eux, le poison ou le poignard a su faire son œuvre.

Ce qui me frappa étrangement dans les allures des coulis, ce sont leurs boutiques de barbier qu'ils étalent sur la place publique. Rien de plus simple. Un rasoir, une tasse de fer blanc, avec un morceau de savon, voilà tous les ustensiles nécessaires. Le raseur avec le candidat à la *rasade*, s'accroupissent en se ployant les genoux l'un en face de l'autre, là, sur le gazon à côté de l'allée des passants. Le premier sauce les doigts de sa main gauche dans sa tasse remplie d'eau, les frotte un peu sur son morceau de savon que retient une coque de coco, et les passe ensuite sur les lèvres et le menton de son client. N'allez pas croire qu'il voile la face noire de son client de la blanche écume du savon, c'est à peine si on en voit des traces. Puis s'armant de son rasoir, il le promène sur la figure de son vis-à-vis, en l'épilant plus ou moins exactement.

—Mais, direz-vous, pas de serviette? pas d'eau pour se laver?

—Rien de tout cela; qu'il se frotte la figure de ses doigts, et la toilette sera terminée.

Je craignais toujours, en voyant ces barbiers à l'œuvre, qu'un accident quelconque, le heurt d'un passant, par exemple, venant à faire perdre l'équilibre à l'un des deux acteurs, n'amenât l'autre à se blesser sur le rasoir. Mais il paraît que rien de tel

n'est à redouter ; ils sont parfaitement à-plomb dans cette posture si gênante et qu'on croirait si peu sûr.

*Samedi, 14 avril.*—Déjà je ne me sens plus des fatigues du voyage, et la chaleur m'accommodant comme d'ordinaire, je me trouve tout-à-fait acclimaté.

Je continue dans l'avant-midi mon exploration du jardin. Comme je tenais beaucoup à recueillir des coquilles terrestres, je fouille avec soin entre les racines, à demi aériennes des cocotiers ; et je suis tout triomphant d'avoir pu y trouver six à sept exemplaires d'un petit bulime qui m'était déjà connu, c'est le *Buliminus octona*, gmelin, à coquille subcylindrique, presque hyaline et assez fragile.

—Prenez garde, me dit un Père, en fouillant ainsi au pied des arbres, vous pourriez y rencontrer de nos redoutables myriapodes ; c'est là qu'ils se tiennent d'ordinaire.

—Comment ! vous entretiendriez de si vilaines bêtes dans votre jardin ? y en avez-vous déjà rencontré ?

—Non ; mais c'est au pied des arbres, sous les feuilles et les herbes qu'on les trouve.

—Dans les bois, passe ; mais dans un jardin clos de murs de toutes parts, pas possible. Aussi, sans aucune crainte, j'ai continué à fouiller dans les feuilles et les décombres de tous les recoins, sans rien trouver de redoutable. J'aurais été moins surpris d'y rencontrer des scorpions, mais comme j'avais déjà fait la connaissance de ces intéressantes bestioles, en Floride et en Orient, je ne les redoutais nullement.

Vers les 11 h., toujours accompagnés du P. Hilaire, nous nous rendons à l'archevêché pour répondre à la gracieuse invitation que l'archevêque nous avait faite la veille.

On nous fait, comme la première fois, l'accueil le plus bienveillant.

L'heure du dîner arrive bientôt, et nous passons au réfectoire.

L'archevêque occupe le bout de la table, qui est assez petite, il me fait mettre à sa droite et M. Huart à sa gauche, le P. Hilaire prend place à côté de moi, et Mgr Flood occupe l'autre extrémité de la table.

Le Frère Vincent, qui est le factotum de la maison, se tient debout près de nous pour le service.

Si les deux évêques mènent d'ordinaire une vie de religieux, la table pour cette fois n'avait rien qui rappelât le dominicain. Voici, à peu de chose près, qu'elle en était le menu : soupe, pigeons, bœuf rôti, poulets, coussecouches, patates, haricots, petits pois, salade, costarde, jus d'ananas à la glace et préparé je ne sais comment, mais délicieux, mangos etc, etc.

J'avais déjà précédemment goûté aux mangos, et ils ne m'avaient plu qu'à demi, mais en voyant le bon archevêque, au dessert, en déguster un énorme avec une évidente satisfaction, je me décidai à renouveler l'essai. Et j'avoue que cette fois, je ne trouvai pas le *fruit-au-beurre* indifférent. On les prise beaucoup ici ; quoiqu'ils soient très communs, tout le monde parle des mangos comme d'un régal. Il faut remarquer aussi qu'il y a mangos et mangos, les fruits des arbres greffés surtout sont bien supérieurs aux autres.

Les mangos, qu'avec bien plus de raison on devrait appeler mangues, sont les fruits du manguier, *Mangifera indica* Linné, arbre des Indes Orientales, qu'on trouve maintenant dans toutes les Antilles. Cet arbre, de 30 à 40 pieds, à feuilles simples, alternes, coriaces, et à fleurs en panicules terminales, appartient à la famille de Térébinthacées. Il a l'écorce raboteuse et le bois cassant. Son fruit, qui varie en grosseur suivant les variétés depuis celle des moyennes pêches à celle des grosses poires, est un peu comprimé, plus gros à sa base, avec un sillon sur le côté, il renferme un noyau pierreux entouré d'une enveloppe fibreuse désagréable aux gourmets ; sa peau, de couleur jaunâtre à la maturité, est lisse, mince, et laisse échapper des gouttes résineuses aux moindres piqûres ; sa

chaire est d'un jaune orangé de carotte, et sa saveur se rapproche un peu de celle du beurre ou encore d'avantage de celle de la térébenthine à laquelle il faut s'accoutumer.

Pendant que nous étions à table, un singe qu'on retient captif dans la cours, se passait la main à travers les palettes des persiennes, sollicitant quelques friandises, en même temps qu'un perroquet s'efforçait de lui faire concurrence, en débitant des gammes de toute façon. Il va sans dire que le bon Frère Vincent n'était pas toujours sourd à de telles invitations.

Mgr Flood qui faisait ses préparatifs de départ, m'invita à entrer dans sa chambre pour voir sa chapelle portative. Je ne fus pas peu surpris de voir qu'il disposait toute chose sans le secours de personne.

—Mais, Monseigneur, n'avez-vous pas un secrétaire, pour s'occuper de ces détails ?

—Je suis à moi-même mon secrétaire et mon serviteur. On n'est jamais plus libre que lorsqu'on ne dépend de personne.

—E vous allez ainsi, seul, faire vos visites pastorales ?

—Comme vous le voyez. Les curés qui m'hébergent sont eux-mêmes toute ma suite.

J'admirai comme la chapelle complète, calice, missel, boîtes aux Saintes-Huiles, mitres, etc., se disposait dans un ordre parfait dans une valise encore assez petite.

Le bon évêque s'était engagé à aller faire une visite d'adieux au couvent qui est tout auprès, mais ses préparatifs ne lui en laissant pas le temps, il nous invita à aller saluer les bonnes sœurs et visiter leurs élèves, en faisant valoir ses excuses pour son absence.

C'est très bien, dis-je à M. Huart, allons avec le P. Hilaire, recevoir des honneurs épiscopaux par accident, en attendant que ces honneurs arrivent par droit au bon religieux.

Nous nous rendons donc au couvent, où nous trouvons toutes les élèves, blanches et noires, en grande tenue, pour la

visite épiscopale qu'on attendait. Nous offrons les excuses de Monseigneur, et les bonnes Sœurs nous font monter sur l'estrade tout préparée pour entendre les pièces de chant qu'on devait exécuter.

Mettez des religieuses quelque part, et vous êtes sûr que l'ordre, la propreté, la mise convenable s'y montreront sans tarder. Les petites noires surtout m'intéressent particulièrement ; ce ne sont plus ces enfants sales, déguenillées, insouciantes, qu'on rencontre par les rues, mais des petites filles propres, bien mises, avec un air de naïve modestie dénotant qu'elles ont su profiter des leçons qu'on leur a données. De toutes petites récitèrent des compliments en anglais et en français avec un aplomb c. une grâce dont on les aurait crues incapables.

Ces religieuses sont du même ordre que celles que nous avons vues à Ste-Lucie, des Sœurs de St-Joseph de Cluny.

Mais voici l'heure du départ arrivée pour Mgr Flood, nous retournons donc à l'évêché, et trouvons les voitures toutes prêtes pour le transport au quai.

Le vénérable archevêque veut bien m'inviter, avec M. Huart, à prendre place dans sa voiture, et le P. Hilaire monte avec Mgr Flood. Ainsi s'opère le départ de l'évêque pour sa visite pastorale, sans plus de cérémonies ; suite de voitures, cloches, rien de tout cela.

Arrivés sur le quai, le vieil archevêque voulait aussi mettre pied à terre, mais comme il faisait un fort vent avec quelques grains de pluie, nous l'engageons à garder son siège dans la voiture. Mgr Flood nous sert affectueusement la main, descend dans la chaloupe, et, matelots aux rames pour le transporter au steamer mouillé au large. Il doit d'abord se rendre à Ste-Lucie et à quelques autres îles pour donner la confirmation. Son absence doit se prolonger au delà d'un mois.

Mgr l'archevêque voulait nous ramener au presbytère, mais nous le faisons consentir à ce que nous allions plutôt le

reporter à sa résidence. Arrivés à l'évêché, nous avons peine à résister à ses instances pour nous faire entrer de nouveau et prolonger davantage la conversation. On ne peut voir plus de bonhomie, de sans gêne, et d'affectueux accueil que dans ce vénérable et digne prélat. Son thème, chaque fois qu'il nous rencontre, est toujours de faire en sorte que nous puissions lui envoyer des prêtres du Canada, car à Trinidad, comme en bien d'autres endroits dans ces quartiers, les prêtres sont bien trop rares, et ce n'est qu'avec des difficultés sans nombre qu'on parvient à remplacer les postes qui deviennent vacants. Mgr Gonin n'a pas moins actuellement de six cures vacantes qui toutes attendent des curés. Le service cependant est assez facile, et les revenus bien suffisants pour un honnête entretien. Chaque curé reçoit soixante gourdes (ce sont nos piastres) par mois, et le tarif des différents services est très élevé, les honoraires des messes basses sont ici d'une gourde, et les prêtres en sont toujours fournis. On n'a pas l'habitude ici de faire chanter des services aux enterrements, mais on fait dire un grand nombre de basses messes. (1)

Mais n'allez pas croire que ce sont les paroissiens qui payent ces \$60 par mois à leur curé, c'est l'évêque même. En outre, après vingt ans de service, tout curé a droit à sa retraite avec un traitement de \$50 par mois.

Mais d'où viennent ces ressources à l'évêque, demanderez-vous ?

Du gouvernement. L'évêque reçoit du gouvernement £ 1000 par an et soixante gourdes par mois pour chaque curé. On aurait lieu de s'étonner d'une telle générosité de la part d'un gouvernement protestant, mais, comme en Canada, on a, à Trinidad, un traité dont il faut respecter les stipulations.

La cession de Trinidad par la France à l'Angleterre a eu lieu

(1) Il y a actuellement un curé Canadien à Trinidad, c'est le Rév. C. F. Sirois, ci-devant procureur du collège de Rimouski ; il est curé de la paroisse de Cédros, à l'extrémité sud de l'île.

en 1797 ; comme les vauriens qui gouvernaient alors la France regardaient peu aux conditions, en cédant leurs colonies, pourvu qu'on leur donnât de l'argent, ils consentirent bien volontiers à servir ainsi les intérêts de la religion en retour des concessions qu'on leur fit alors.

Plusieurs curés qui ont servi leurs vingt années, sont actuellement en Europe, au repos avec leur rente. Je dois dire cependant qu'on a changé cette règle depuis quelques années. L'évêque reçoit bien le montant stipulé du gouvernement, mais en nommant des curés, il s'engage à pourvoir à leur entretien sur leurs vieux jours, sans leur allouer la rente d'autrefois, et sans aussi faire une obligation de la retraite après vingt ans.

La province ecclésiastique de Port-d'Espagne ne comprend que deux diocèses et un vicariat apostolique, savoir : le diocèse de Port-d'Espagne, et celui de Roseau, avec le vicariat apostolique de la Guyane anglaise.

Le diocèse de Port-d'Espagne se compose des fles qui suivent : Trinidad, Grenade, Tabago, St-Vincent et Ste-Lucie.

Le diocèse de Roseau s'étend aux fles ci-dessous : Dominique, Antigue, Montserrat, St-Kitts, St-Thomas et Ste-Croix.

Le vicariat apostolique est restreint à la Barbade<sup>e</sup> avec la Guyane sur la terre ferme.

Le P. Hilaire m'avait proposé de le remp lacer en chaire le lendemain à la grand'messe, alléguant que ce serait lui rendre un grand service. Je reconnaissais bien que je devais quelque chose à ces bons Pères pour la généreuse et si cordiale hospitalité qu'il nous donnaient, mais je pensais que ma faiblesse habituelle de poumons, mon manque de préparation, et aussi le manque de connaissance de l'auditoire auquel je m'adresserais pouvaient me faire une excuse convenable pour ne pas me substituer dans la chaire aux Frères-Prêcheurs, qui semblent avoir des droits particuliers à l'occuper. Cependant je ne fus pas peu surpris de lire, sur l'ordo pour le lendemain qu'on apporta à la

grande salle après le souper, *Predicator* : *Revsimus Provan-cher* ; il fallut donc s'exécuter.

*Dimanche, 15 Avril.*—C'était tout un événement que la visite de deux prêtres Canadiens à Trinidad, aussi pour lui donner plus de solennité, le P. Hilaire ne manqua pas d'inviter l'archevêque au dîner. Monseigneur vint donc dire sa messe à 7 h. comme d'ordinaire, assista à la grand'messe, et attendit pour prendre le dîner avec nous.

Tel que réglé la veille, j'allai célébrer à 6h. à l'église du Rosaire, dans un autre quartier de la ville où me transporta l'une des voitures de la maison.

Je ne fus pas peu édifié de voir l'affluence et la bonne tenue des assistants à l'église du Rosaire. Je distribuai la sainte communion à plus de cent personnes, sur lesquelles on pouvait à peine compter quinze blanches. Presque toutes les négresses pour recevoir la communion se couvrent la tête d'un grand voile, ce qui n'ajoute pas peu à la mise décente et tout-à-fait convenable qui les distingue d'ordinaire.

A la grand'messe, à la cathédrale, il me fallut donc, tel que convenu, monter en chaire. C'est précédé du bedeau noir avec la robe bleue de rigueur, que j'allai, avant de monter à la tribune sacrée demander la bénédiction à l'archevêque.

La vaste nef était bien remplie, et ici, comme à Roseau, les figures blanches semblent faire exception. Je fus frappé de la mise tout-à-fait convenable et de la bonne tenue de cet auditoire. On prêta à mes paroles une attention tout particulière, malgré le peu de préparation que j'avais pu y apporter. Mais qu'il est beau, ce spectacle que nous offre le catholicisme, qui rend tous ses enfants véritablement frères ! Ces figures noires, naguère encore courbées sous le joug de l'esclavage, différant si grandement de nous par les mœurs, les allures, les habitudes, et tout leur genre de vie, adorent le même Dieu que nous, et se servent de la même manière ; ils écoutent avec respect sa parole, acceptent ses commandements, se nourrissent du même

pain divin, combattent dans la même lice, et aspirent au même but. Nous sommes réellement des frères; et malgré les dissonances apparentes qui nous séparent, nous sentons, au pied des autels, l'action et la charité qui nous rapproche et nous fait aimer les uns les autres!

Oui! l'Eglise fondée par Jésus-Christ, est véritablement catholique, universelle. J'ai été en Europe, en Afrique, en Asie, et me voici en Amérique près du milieu de la terre, et partout, j'ai rencontré des frères. Malgré des climats différents, des mœurs, des coutumes, des races différentes, un genre de vie tout différent, il semble que je ne sois étranger nulle part. J'entre dans l'église, et me voici chez nous. Qu'importe que ceux qui la remplissent aient la figure noire, j'y retrouve nos autels, nos croix, nos calices, nos missels, nos ornements, notre langue, les enfants noirs qui me servent me répondant dans la langue liturgique.

L'Eglise, dans sa sagesse, a statué sur la fixité et la permanence de son langage propre, pour ne pas abandonner son institution divine aux fluctuations des coutumes et changements qui distinguent les institutions humaines. *Tempora mutantur, et mutamur cum illis*, a chanté la poète; mais l'Eglise qui n'appartient pas au temps, est soustraite à cette règle; sa langue est aujourd'hui ce qu'elle était il y a mille ans, et elle sera telle jusqu'à la consommation des siècles.

Les différents peuples qui se partagent le domaine de la terre, se distinguent en diverses nationalités, dont chacune se montre jalouse de conserver les caractères qui lui sont propres. Or la langue est peut-être parmi ces caractères le plus puissant, le plus efficace, pour assurer à une nationalité sa conservation permanente.

“ Si les Canadiens français, ai-je dit en passant, abandonnés à eux-mêmes parmi une race ennemie, après à peine plus d'un siècle, ont vu leur nombre s'augmenter de 60,000 jusqu'à plus de 2,000,000, c'est qu'ils portaient cette devise inscrite sur

leur bannière : NOS INSTITUTIONS, NOTRE LANGUE ET NOS LOIS ! La langue est souvent la sauvegarde de la religion. Enlevez sa langue à un peuple, et il finira tôt ou tard à se fondre avec la nationalité au milieu de laquelle il se trouve, en épousant ses coutumes et ses habitudes, et, malheureusement souvent aussi, ses croyances religieuses.''

J'ignorais alors qu'il se faisait des efforts soutenus pour angliciser le peuple de ces colonies anglaises, et surtout pour en faire disparaître la langue française. Aussi ai-je reçu après, force félicitations de ceux qui résistent autant qu'ils le peuvent à ce mouvement.

Comme coutumes particulières, je noterai que l'évêque ne donne pas ici la bénédiction au peuple après l'instruction, c'est au prédicateur même à le faire, et après la messe, on chante le *Domine salvum fac regem*, avec le verset et l'oraison que le prêtre chante au missel.

Après la chapelle, chez les Dominicains, c'est le réfectoire qui requiert le plus d'attention. Jamais viande ne peut paraître dans ce réfectoire, et toujours le silence doit y être observé. Le général même de l'Ordre ne peut y donner le *Deo gratias*; ce droit est réservé aux seuls évêques qui appartiennent à l'ordre. Si quelque Père a dispense de la règle, pour faire gras, en raison de sa santé, il lui faut manger dans une autre pièce, il ne peut alors prendre sa place au réfectoire. Il en est de même des étrangers que l'on reçoit, s'il ne veulent s'astreindre au maigre, ils doivent prendre leurs repas dans un autre réfectoire. Mais cela n'a lieu que pour le dîner seulement, car les autres repas sont toujours en maigre. Il va sans dire que pour M. Huart et moi, le réfectoire principal ne nous a vus au dîner que les vendredis, tous les autres jours c'est dans un autre réfectoire que nous avons pris notre dîner.

C'est aussi dans ce réfectoire que se prenait le dîner aujourd'hui, auquel assistait l'archevêque pour honorer les deux prêtres Canadiens. Il y avait à part nous, un autre étranger

dans la personne d'un M. Mélisant, jeune planteur originaire de Marseille, qui avait comme nous passé la nuit au presbytère, et que les Pères m'ont paru favoriser tout particulièrement.

Il va sans dire que la table aujourd'hui ne ressemblait en rien à celle du réfectoire principal, et que la santé des deux Canadiens fut proposée par l'archevêque même.

On fait usage ici de vin comme en France, et on le prend rarement sans l'assaisonner avec de la glace. On fait une consommation extraordinaire de glace, dans toutes ces îles, contrairement à ce qui se pratique en Orient ou dans le midi de l'Europe. Et, fait bien digne de remarque, malgré le contraste frappant de la haute température de ces lieux avec un liquide glacé, on ne mentionne aucun cas de ces pleurésies ou fluxions de poitrine dont l'eau froide est si souvent la cause dans nos climats.

La glace qu'on consomme est ou importée de New-York, ou fabriquée ici.

Il paraît que les refroidissements subits sont plus dangereux ici pour le corps en général, que pour l'estomac en particulier ; on cite plusieurs cas de personnes, entre autres celui d'un Père nouvellement arrivé, qui, pour s'être mouillé les pieds seulement sans changer aussitôt de chaussure, ont été pris d'inflammations violentes, qui en quelques jours seulement les ont conduites au tombeau. Il en est de même des indigestions, qui sont toujours sérieuses et souvent fatales.

Comme nous sommes ici dans le pays du rum, on en fait un usage assez fréquent, pour se mettre à l'abri de ces accidents dus au refroidissements subits. Toutes les fois qu'après une marche ou un exercice qui a pu nous échauffer le sang, on a à prendre du repos dans un appartement plus frais, on prend un petit coup de rum pour se mettre à l'abri de ces accidents.

Les offices du soir, vêpres et chapelet, n'ayant lieu dans les diverses églises qu'à 7h., nous avons dans l'après midi la

visite du Dr Lota et de M. Devenish, avec lesquels nous passons quelques agréables quarts d'heure.

Le Dr Lota est le héros de cette scène de la Martinique que j'ai rapportée précédemment, dans laquelle il a failli perdre la vie et où il a vu sa résidence réduite en mille pièces. Heureuse faute, nous disent les Pères, car elle nous a donné dans ce brave citoyen un modèle du chrétien pieux. J'avais remarqué cette figure le matin parmi les assistants à ma messe à l'église du Rosaire. Je dois dire que la figure du docteur tranche étrangement parmi les faces noires qui composent les masses ici. De bonne taille, haut en couleur, cheveux blonds grizzonnants, il est facile à distinguer parmi tous les autres. Nous lui remettons la lettre d'introduction que M. de Pompignan avait bien voulu nous donner, et le brave homme nous fait l'honneur de nous inviter à aller prendre le dîner chez lui, le dimanche suivant. Il choisit le dimanche, par ce que sa nombreuse clientèle lui laisse d'ordinaire plus de loisirs ce jour là que dans la semaine. Le docteur a une fille religieuse dans un couvent de Lyon.

M. Sil. Devenish, fait bien le couple avec le docteur ; c'est un beau vieillard, encore tout frais avec ses cheveux blancs, grand, ayant encore toute l'agilité de sa jeunesse, et d'une humeur que la gaité n'abandonne jamais. Il parle français, anglais, italien, espagnol, et que sais-je encore, a fait son stage militaire en France, parcouru toute l'Europe, venu en rapport avec les personnages les plus marquants, et rapporté de tout cela une foule d'anecdotes et de réminiscences qu'il sait rappeler avec un entrain plein d'attraits et d'intérêt. Il vous chantera des bouts d'opéra italien, vous déclamera du Shakespeare, ou vous récitera de ses vers français, de telle façon que vous êtes embarrassé au début sur le caractère à lui attribuer, et ne savez trop quel jugement porter sur l'ensemble. Il parle de zoologie, de géologie, de botanique, d'histoire, de littérature française, anglaise, italienne, et avec cela a toujours le calembourg prêt pour mieux vous écarter encore sur le jugement à porter.

(A suivre).